

Deux amis

Le matin noir brillait sur ces bottes que tu claquais au lever du drapeau. Ton cœur battait vingt ans dans le kaki de l'uniforme qui avait dégommé tes blue jeans. Tu n'entendais pourtant, dans la voix du sergent, que celle de Monsieur le directeur de la mine qui, cinq ans plus tôt, vous ressassait, à Peluche et à toi : - *En dehors du coron, ne dites jamais à personne que vous n'avez que quinze ans ! Dites vingt ou dix-neuf ! Toujours !* Si les inspecteurs sociaux avaient su la vérité, comme la loi exigeait dix-huit ans au minimum pour travailler sous terre, peut-être auraient-ils ordonné la fermeture de l'exploitation. Le village entier se serait enterré dans la misère ; vous en auriez été rendus coupables.

Vos parents prophétisaient que, toute votre vie, ce serait grâce à Monsieur que vous pourriez acheter de quoi vivre. Au diable ces Jérémie, amis ! Malgré vos quinze ans au teint grisâtre, un univers étroit comme la paume de vos mains, cette toux grasse qui ne tarissait pas, ces veines rigides qui marquaient vos bras jusque dans la maigreur de vos doigts, s'il est vrai que vous ne connaissiez du jour que le crépuscule, que votre complicité était belle, à Peluche et à toi ! Tout le village s'en souvient. Même les murs vous parleront de ce joyeux chaos quand vous jouiez au football dans les rues avec, pour ballon, un chapeau, une canette ou un morceau de bois, quand vous aviez glissé une cigarette entre les doigts de la statue d'un saint et versé dans la soupe de la cantine la nourriture des chats.

Un jour, une question de Peluche t'a troublé : - *Tu diras bien que tu as vingt ans, si on te le demande ?* Tu n'y as jamais répondu. Travailler dans la mine asphyxiait peu à peu ton insouciance sous l'angoisse de la silicose ou de l'accident. Tu t'inquiétais des augures de tes veines rigides et de ton teint grisâtre. Tu as préféré écouter tes bronches quand, doucement, elles te chuchotaient : - *Dénonce ce mensonge sur ton âge ou fiche le camp!*

Vous vous êtes disputés si fort que l'air au dehors pesait sur ta respiration, que l'eau avait un goût de poussière, que tout ton corps souffrait de la douleur des coups échangés. Tu n'es plus jamais retourné à la mine. Après cinq années de débrouille, tu as reçu l'habit du soldat, une situation et un salaire fixe garanti par l'Etat mais plus aucune nouvelle du coron. Ni Peluche ni toi n'avez jamais tenté de renouer les effiloches de votre amitié.

Ce matin-là, la pluie battait casques et canons. Tu as reçu l'ordre de prendre les armes et le chemin de ton passé. Une révolte au coron. Ton unité avait été appelée en renfort. Sur l'ordre du sergent de trahir l'espoir que tu entretenais pour tes anciens compagnons, le fusil en joue, prêt à tirer, tu n'osais pas regarder les visages en face. Mitraillé de caillasses, l'uniforme entaché, sous l'averse qui diluait l'horizon, tu priais pour ne jamais voir tomber, devant toi, le corps d'un ami. Sans doute étais-tu, ce matin-là, du côté que tu ne voulais pas. Tu tirais en l'air pour ne blesser personne mais tu savais que d'autres, à tes côtés, tiraient droit en face.

Quand, lors de la dernière salve, tu as vu tomber Peluche, le visage gris, les veines saillantes, le cœur en sang, sur un vieux chapeau, une canette ou un morceau de bois, l'écho de sa douleur t'a rappelé que, ce matin-là, ni lui ni toi n'auriez encore eu à mentir sur votre âge pour suivre les consignes de Monsieur. Cette aurore-là, amis, noyait de larmes vos vingt ans.